

Avant de vous parler des données concrètes de la diffusion de la nouvelle série, je voudrais d'abord insister sur le fait que sa parution fut perçue et représentée comme un évènement, un évènement médiatique qui prit l'allure d'une célébration - Hugo ayant eu soin de faire paraître le recueil le 26 février, jour anniversaire de ses 75 ans. Plus qu'un renouveau littéraire et un succès éditorial la publication de la *Légende* fut une immense réussite médiatique, pour l'homme-et-l'œuvre Hugo et non pour le texte lui-même.

En 1877 donc, après un assez long silence, Hugo frappe les trois coups : 26 février : la seconde *Légende* ; 14 mai : *L'Art d'être grand-père* ; le 10 octobre : la première partie de *L'Histoire d'un crime*.

La diffusion de *La Légende des siècles* sera freinée, contrairement à ce l'on pourrait croire, par l'immense succès éditorial de *L'Histoire d'un crime* tirée en un an à 164 000 exemplaires. Les tirages de la *Nouvelle Série* n'ont rien de comparable, si ce n'est leur chiffre de premier tirage, 1500 pour *L'Histoire d'un crime*. *L'Art d'être grand-père* fut lui tiré à 4000 exemplaires. La grande majorité des premiers tirages sont de 2000, c'est 500 de plus que celui de la *Nouvelle Série* : dès le début donc Calmann Levy ne pensait pas faire une affaire commerciale avec ce nouveau recueil de Hugo. Malgré les prétentions du *Rappel* les 2000 exemplaires des soi-disant 5 et 6 éditions du 3 mars ne viennent que s'ajouter aux 1500 exemplaires du départ, et il faudra attendre longtemps, le 15 novembre 77 pour qu'une édition in 16 tirée à 5000 exemplaires soit imprimée, ce qui n'est pas un signe de succès. Pour vous donner un ordre d'idée, *Son Excellence Eugène Rougon* en est à ses 7000 exemplaires en juin 77 alors qu'il a été lancé en mai 76. Le cas de *l'Assommoir* est plus bizarre : la publication en feuilleton, publié à 2000 exemplaires en 76, à 0 en 77, et à 50000 exemplaires en 1878. Par rapport à ces deux tirages, on peut dire que ceux de la nouvelle *Légende* sont convenables et raisonnables.

Mais si la *Légende des Siècles* n'est pas un succès éditorial, elle est un immense succès médiatique. Ce qui apparaît donc tout d'abord, c'est l'énorme disproportion entre les tirages et le bruit que fait dans la presse cette publication.

Cette disproportion peut avoir pour explication le fait que la presse n'est pas représentative du public, - nous avons pu le constater lors du centenaire. Mais cette explication ne suffit pas. Il est sans doute plus pertinent de voir dans cette disproportion l'équilibre qui règle cette figure de l'individualité qu'est l'homme et l'œuvre Hugo : plus importante que la lecture de l'œuvre est la publicité de l'homme écrivain. Les gigantesques tirages de *L'Histoire d'un crime* ne semblent pas contredire cette hypothèse dans la mesure où il s'agit d'un texte d'une brûlante actualité politique et qui en même temps fige Hugo dans une attitude exemplaire et déjà historique d'opposant au Second Empire, conjonction du passé et du présent que n'opère pas *La Légende des Siècles*.

Le livre est donc peu lu. Mais sa parution est diffusée et commentée abondamment dans toute la presse. Et la presse, de 1850 à 1880 a bénéficié d'une croissance extrêmement rapide, due en particulier aux progrès techniques de l'impression et de la diffusion, mais aussi au progrès de l'alphabétisation. En mars 70, la "grande presse" parisienne avec 33 titres tire à 470 000 exemplaires ; en juillet 80 les soixante quotidiens de Paris tirent 1 974 000 exemplaires. En 77, un journal comme *Le Figaro* tire à 100 000 exemplaires. C'est par la presse que les français connaissent *La Légende des Siècles*.

La publicité stricto sensu a très peu d'importance dans cette diffusion : je n'ai trouvé qu'une seule annonce publicitaire, dans *La Liberté*. Cette publicité occupe une demie page dans le numéro qui consacre un article à *La Légende des siècles*. Sur cette demie page figurent la table des matières et ce seul commentaire : "2 forts volumes in cavalier prix 15 francs envoi franco".

Le Rappel et *Le XIXème Siècle* publient également, mais non sous forme de publicité, la table des matières pour donner "une idée de la variété de la nouvelle oeuvre de Victor Hugo."

Le meilleur moyen de diffusion semble être la publication en avant première où juste après la parution d'un ou de plusieurs poèmes de *La Légende des siècles*, publication que les rédacteurs doivent à l'obligeance de Calmann Levy ou, plus souvent, de Victor Hugo lui-même. A ma connaissance cette pratique de la publication séparée dans la presse est spécifique de la médiatisation de l'œuvre de Hugo. Le critique du *Journal Officiel* note cette particularité : "la plupart de ces poèmes récents sont connus par un empressement des journaux qui pour tout autre aurait pu nuire à l'effet du livre."

Notons que les poèmes reproduits dans la presse appartiennent à deux types de textes de la *Nouvelle Série*, les poèmes qui rappellent les petites épopées de 59 (*L'Aigle du casque* et *Petit Paul* sont reproduits deux fois), et à quelques exceptions, tout le reste est des *Idylles*.

Si l'on regarde le "Hit-parade" des critiques, on s'aperçoit que Hugo, Calmann Levy et les rédacteurs ont visé juste dans leur choix : le Cimetière d'Eylau arrive en tête avec 34 étoiles ; *Petit Paul* suit de près avec 30 étoiles. Le Groupe des *Idylles* en grande partie grâce à l'*Idylle du Vieillard*) remporte 26 étoiles, une de moins que *Jean Chouan* qui est ex aequo avec *L'Aigle du casque*. Ont été publiés les textes qui ont eu le plus de succès dans la presse.

Un autre élément de la campagne de promotion de *La Légende des siècles* est le dossier de presse que *Le Rappel* publie du 27 février au 14 avril en reproduisant de larges extraits des critiques parues dans les autres journaux. Berret est injuste quand il dit que ces articles sont signés par les admirateurs de Hugo. Certes il n'est pas question de publier Taillandier, mais les rédacteurs du *Rappel* ne censurent pas systématiquement les critiques défavorables. Et ce dossier de presse est intéressant parce qu'il n'a pas pour objet la *Nouvelle Série*, mais le bruit qu'elle a provoqué. Dès lors le débat se déplace : pour Barbey dans *Le Constitutionnel*, la cible

n'est pas La Légende, mais la publicité qui a été faite autour d'elle en faveur de Hugo. Et ceci n'est pas étonnant si on se souvient de la disproportion entre le médiocre succès éditorial de La Légende des siècles et son succès médiatique : "J'aurais aimé à ne pas parler, cette fois, de Victor Hugo - et si j'en parle, c'est malgré moi. C'est contraint et forcé. Je n'y suis pas forcé par son génie mais par son succès. Les deux volumes que voici n'ajoutent pas un iota à ce génie que j'ai suivi, reconnu décrit et jugé tant de fois dans ses oeuvres. Mais son succès (sans contradicteur de son vivant, ajoute à son bonheur, - au bonheur littéraire d'un homme que l'on pourrait appeler le Polycrate, tyran de Samos, de la littérature... Le succès des troisièmes et quatrièmes volumes de sa Légende des siècles, quand ils parurent (l'article est publié le 12 mars) sembla compléter sa destinée. Il fut si grand, même pour lui, accoutumé au succès, que les réclameurs qui y travaillèrent semblèrent avoir de l'âme et que ceux qui ont de l'âme semblèrent des réclameurs. Des réclameurs splendides, il est vrai ! (...) Ils ont mis les culottes de leur empereur... Ils ont crocheté... son dictionnaire, pour parler de lui avec ses propres mots. Rude tâche que de vouloir parler cette langue qui éventre tout et s'éventre elle-même. De pauvres diables s'en sont crevés."

En voici un bon exemple, le dernier tercet d'un sonnet de Gustave Moulay, dans La Revue des Auteurs et Poètes dramatiques :

Des siècles la légende, ô poète, a des toiles
Où rayonne de Dieu ce regard infini
Que jette sur la nuit la lueur des étoiles. (A VH)

La *Nouvelle Série* apparaît ainsi sous des formes diverses dans les journaux : le poème d'éloge, comme nous venons de le voir, et la parodie et le petit potin. Dans les deux cas *La Légende des siècles* apparaît dans des rubriques politiques et anecdotiques de la vie parisienne. *La Légende* devient un fait-divers ou plus précisément un évènement politique réduit en fait-divers.

Hugo reçoit la visite d'un Chouan de Cotterau descendant de Jean Chouan et républicain admirateur du poète qu'il remercie d'avoir consacré un poème à son aïeul. Un petit journal de province, *Le Publicateur de la Vendée*, puis *La Gazette de France* et *Le Figaro*, s'empressent de tourner la chose en dérision. *Le Rappel* et *Le Moniteur* universel répliquent. Documents administratifs à l'appui, les journaux se renvoient la balle. Pour la droite, l'enjeu est important il s'agit de prouver la naïveté légèrement gâteuse du grand-père, de nier cette histoire gênante de Chouan républicain, et de neutraliser le poème paru dans *Le Temps*, "grand acte d'impartialité" selon l'expression de Paul de Saint-Victor, et donc embarrassant.

Le quolibet réapparaît dans un autre type de présence du recueil dans la presse, la parodie. Je n'ai trouvé qu'une seule parodie, dans *Le Figaro*, parodie médiocre mais qui présente de l'intérêt pour situer Hugo sur la scène politique. Cette Parodie apparaît en première page du *Figaro* du 7 mars, dans la rubrique "De Paris à Versailles" (Lettres anecdotiques). Encore M. Arbel-M. Gambetta et son lait M. Jules Simon.- Aventure en wagon - Au Sénat - Les candidats - une page de *La Légende des siècles*. *La Légende des siècles* y apparaît à la fois comme un petit évènement mondain dissipant l'ennui de sénateurs désoccupés, et comme une oeuvre communarde, anarchiste, et qui serait dangereuse pour l'ordre moral si les "tics" littéraires de Hugo (l'antithèse etc, etc) que reproduit la parodie ne la rendait l'oeuvre grotesque d'un vieux poète maniaque. Notons que la parodie est un genre littéraire qui a pour objet la reproduction caricaturale d'une forme d'écriture, et que cette parodie trouve tout naturellement sa place dans la partie politique du journal.

Je ne citerai que deux vers pour montrer ce qui politiquement révolte en Hugo, et comment les journalistes contre-attaquent :

Pourquoi ce tas de rois, de gueux - quand on poursuit
L'infortuné Moyaux de réduit en réduit.

La presse n'a pas apprécié *Masferrer*, ce bandit qui dédaigne une couronne, et *Le Figaro* le signifie nettement en faisant allusion à Moyaux. Moyaux est le personnage d'un fait-divers qui en 77 a à peu près la même résonance qu'a l'affaire Villemain aujourd'hui à cette différence près que Moyaux reconnaît avoir tué sa fille, qui, par un heureux hasard, se prénomme Jeanne. Tous les coups bas sont permis contre ce sénateur - poète qui a rendu si publique sa vie privée et dont l'impact politique ne se cantonne pas dans les couloirs du sénat.

En fait les journalistes savent fort bien que l'aura politique de Victor Hugo n'a rien à voir avec son statut de sénateur, et que cette aura est en partie produite par l'oeuvre hugolienne et en partie par un charisme de l'homme qu'ils ont du mal à cerner. Entre l'homme politique et le poète des liens complexes sont tissés, qui embarrassent les journalistes. C'est ainsi que le journal *La Politique* éprouve le besoin de justifier son article sur *La Légende des siècles* : "Bien que l'évènement soit purement littéraire, nous devons parler avant tout de la publication de la seconde série de *La Légende des siècles*. "En fait il se produit un curieux chassé-croisé : Hugo est un poète dans les rubriques politiques, et un politique dans les rubriques littéraires. Mis à part dans *Le Bien Public* Hugo n'apparaît jamais, à ma connaissance, dans les débats sénatoriaux, ni dans les articles de politique de fond : la place qui lui est réservée est celle des petits potins politiques. Son statut d'homme politique est constamment minorisé. On le représente comme un poète fumeux qui, poussé par son clan, se mêle de ce qu'il n'entend pas. *Le Journal des Débats* n'est pas tendre à ce sujet. "Est-ce que M. Victor Hugo n'a pas assez prouvé qu'il n'y entendait rien ? N'importe, il n'en conviendra jamais et ses amis non plus : ils aimeraient mieux montrer que sa muse a eu des défaillances". Dans les articles politiques de gauche, Hugo n'apparaît que comme "notre grand poète". A l'inverse, aux yeux de la critique littéraire, Hugo est un homme politique. Selon *La gazette de France* (journal ultra) "Plus la politique de M. Victor Hugo nous fait horreur et pitié, plus nous le voyons puni par où il a péché, déchu de tout rôle actif et sérieux, relégué parmi les comparses du communisme démagogique,

réduit à contempler du haut de la sellette sénatoriale les acteurs de la comédie radicale, condamné à n'être que le bedeau, ou tout au plus le chantre de cette église dont il aurait voulu être le grand prêtre, plus aussi nous aurions aimé retrouver, en lisant son nouveau livre quelques unes de nos belles émotions de jeunesse, remonter avec lui le cours des années et effacer nos griefs au contact de sa poésie." Il faudrait remonter dans le temps, reléguer l'œuvre dans le passé, en la dissociant de la politique actuelle. Sans cesse rejeté dans le passé ou l'avenir, Hugo cependant pose des questions dont les enjeux sont actuels.

Quels enjeux ? Aucun enjeu littéraire. Mais d'abord celui de la question sociale, la question de la femme, de l'enfant, des pauvres. Elle a une assez grande répercussion dans la presse, qui privilégie les poèmes du XIX^{ème} siècle. Mais cet enjeu-là ne provoque pratiquement pas de polémique : après la Commune tous les journalistes sont conscients de la nécessité de la question. Et le public attend que Victor Hugo lui parle des petits enfants et des pauvres. D'où le succès de *Petit Paul* qui est d'autant plus grand que si la position sociale des personnages est floue, le public se charge d'explicitier ce flou en décidant que Paul et son grand-père sont de pauvres gens. D'où aussi le succès du poème intitulé *Question sociale*.

Les hommes de gauche voient dans la réponse à cette question la base d'une république légitimée par la morale, par les sentiments de pitié, de fraternité, de progrès, - et Paul de Saint-Victor est le seul à noter que dans le texte, l'avenir de la petite fille n'est pas dans la résolution de la question sociale, mais dans la fatalité de la prostitution. La presse de gauche ne perçoit pas le pessimisme de la *Nouvelle Série*, nous y reviendrons. Et mis à part le *Bien public* qui fait un discret hommage à *La Question sociale*, la presse de gauche s'intéresse peu au poème. Au contraire il est souvent mentionné et loué par la presse de droite : même Taillandier le destine à la postérité.

Dans *La Question sociale* et dans *Petit Paul*, les conservateurs retrouvent les charmes du poète des *Feuilles d'automne*. Ils leur rappellent les poèmes émouvants comme *Pour les Pauvres*, écrits dans un esprit de christianisme social qui exige de la bourgeoisie sa justification par la charité chrétienne, ce qu'elle accepte facilement.

Seul le journaliste du *Monde* estime que la question sociale est la chasse gardée des catholiques et que dans les mains de Victor Hugo elle devient un appel à la jalousie sociale.

Le Hugo communard est toujours présent. La question proprement politique va provoquer des remous plus violents Hugo est un communard, un anarchiste ; sa haine contre les tyrans est inadmissible, folle ; sa politique est celle d'un maniaque qui jusqu'en 1849 adule l'empereur (de tous les temps) pour l'exécuter ensuite avec la même violence. C'est du moins ainsi qu'est présentée la politique hugolienne dans *La Revue des deux Mondes*. D'autres déplorent que son anarchisme gâche la beauté de sa poésie (*Le Gaulois*).

Bien d'autres, comme Mario Proth, dans *Le Peuple*, salue en lui le poète de la république - l'anticléricalisme de la seconde série n'y est pas pour rien.

Ce qui curieusement va faire problème, c'est le pessimisme de la *Nouvelle Série*. Or un des fondements de l'idéologie de la III^{ème} République, même au-delà des clivages entre républicains, bonapartistes et royalistes, c'est l'idée de progrès, la foi en l'avenir.

Paul de Saint-Victor est le seul hugophile assez lucide pour parler du caractère "désolé" de la *Nouvelle Série*, sans toutefois remettre en cause le progressisme de Hugo. La version la plus répandue à gauche est que *La Légende des siècles* est une marche continue vers la lumière. Et s'il n'est pas toujours probant de considérer l'idéologie comme un aveuglement, ici, c'est juste. C'est vrai à droite comme à gauche, sauf pour des critiques perspicaces et rusés comme Saint-René Taillandier : la désolation de la *Deuxième Série* va devenir un de ses chevaux de bataille contre Hugo. Et dans cette lutte, c'est lui qui prend la figure de l'humaniste progressiste. Il faut bien pour cela bricoler un peu le texte, mais Taillandier le fait admirablement et cela correspond à une réalité du texte. Taillandier ouvre son article par une citation de Michelet puis fait l'éloge de Ballanche, de Cousin, de Chateaubriand, de Quinet, et de Michelet. Le critique *Revue des deux Mondes* oppose à ces histoires glorieuses et pleines d'espoir de l'humanité, l'épopée anti-humaniste, antiprogressiste et nihiliste du soldat de l'ombre que devient Victor Hugo : "Nous avons réclaté tout à l'heure contre cette philosophie de l'histoire, qui supprime la grande loi morale, la loi du mouvement et du progrès ; il faut aussi protester contre une philosophie qui supprime à la fois l'idée de Dieu et l'idée de l'homme. Et Taillandier se sert de Pascal : "Pascal aussi appelle l'homme ver de terre mais avec quelle magnificence il le relève ! (...) chez l'auteur *La Légende des siècles*, le roseau pensant est écrasée par l'univers, et l'on ne voit rien qui lui rende le sentiment de sa dignité". Et Taillandier va consacrer une page à la philosophie de Leibniz "qui est ici le vrai poète".

Une histoire sans progrès, qui abaisse le créateur et la créature, voilà ce que devient *La Légende des Siècles*.

On voit apparaître le troisième enjeu, extrêmement important : non pas seulement l'anticléricalisme de Hugo, mais sa religion. Et les critiques sont très embarrassés parce qu'il leur est souvent difficile de dire que Hugo est religieux anticlérical, et qu'on ne peut que difficilement le faire passer pour un athée : il a une religion. Mais quelle est-elle ? La multiplicité des définitions parfaitement contradictoires et peu justifiées montrent l'embarras des journalistes qui voient très mal ce que peut être cette religion : dans la presse on lit tour à tour que Hugo est un spiritualiste, un matérialiste, un athée, ou encore que *La Légende des siècles* est l'histoire de la lutte victorieuse du déisme contre le panthéisme.

Ce qui est intéressant, c'est de voir que, malgré le flou des critiques, l'enjeu-Dieu est un enjeu qui fait plus directement appel au texte, et que le sens ultime du recueil n'est pas, pour bien des critiques, politique, mais

religieux. D'autre part la question religieuse instaure un rapport entre le poète et le critique qui n'est pas celui que sert de fondement au débat politique. Le critique s'affirme non plus comme une voix représentative de son public, mais comme la voix d'une conscience émue et que parle d'âme à âme au poète.

Le dernier enjeu, c'est celui de la revanche patriotique. Et Hugo sera à la fois un allemand, et le seul poète à pouvoir donner à la France son épopée nationale, épopée qui est d'autant plus inattendue que la France est un pays vaincu, et que la génération des critiques de 77 a le sentiment que ses pères ou grand-pères ont participé à une épopée nationale "en vrai". La seule chance qu'ait la fin du siècle pour ne pas être indigne de son début est que la France possède enfin une épopée écrite, à défaut d'une épopée vivante. *La Légende des siècles* répond en partie, mais en partie seulement, à cette attente. Là encore, l'aveuglement idéologique de tous va les conduire à une lecture euphorisante d'une *Légende* qui est bien plus complexe et bien plus sombre. L'attente d'une petite épopée napoléonienne est si intense, que tous vont tomber dans le panneau du *Cimetière d'Eylau* qui est un texte à double lecture, l'une exaltée et admirative, l'autre grinçante, d'un humour noir atroce qui décape complètement l'épopée napoléonienne. Or cette seconde lecture, personne ne l'a faite, les plus attentifs ne parlant que du caractère sinistre du grand chef d'œuvre de la *Nouvelle Série*, l'épopée de la France.

Et Hugo est considéré par tous comme étant le seul poète à pouvoir écrire cette épopée. Parce que sa supériorité en tant que poète est incontestée, mais aussi parce qu'il fait figure de vétéran pour la génération nouvelle ; il n'est pas le vétéran de la guerre napoléonienne, mais il est le vétéran du récit épique de celle-ci, entendue aux Feuillantines. L'enfant sublime est devenu l'ancêtre qui a parcouru le XIX^{ème} siècle français et qui seul en pourra faire l'épopée. Et Hugo contrôle de façon extrêmement rusée son image de mythique de grand-père.

Hugo sait faire parler de lui, et sa courte préface ("Le complément de *la Légende des siècles* sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre") sera citée dans de nombreux journaux, et commentée car elle instaure de façon "dramatique" l'entité "l'homme et l'œuvre", qui, en ce début de la III^{ème} République, débordent largement des prolongements de la critique beuvienne : le centenaire de Voltaire et de Rousseau un an plus tard en témoignera.

Hugo en faisant coïncider la publication de la *Nouvelle Série* avec son anniversaire, se révèle une fois de plus un homme de média hors-pair, une machine cybernétique qui fonctionne à merveille, produisant son propre mythe ("comme résultat, il est créé par lui" écrit un ancien communal dans la *Jeune République*). Il crée donc sa propre image légendaire pour la recevoir en feedback immédiatement. Le *Groupe des Idylles*, et en particulier *L'Idylle du Vieillard* illustreront clairement ce phénomène.

Six *Idylles* sont reproduites dans la presse, ce qui est totalement disproportionné par rapport au nombre de pages qu'elles occupent et même par l'importance qu'elles ont dans la signification d'ensemble du recueil.

Comment expliquer la reproduction des *Idylles Segrais, Orphée, Salomon, Ronsard, Chaulieu* ? On peut penser que Hugo a voulu donner dans la presse une image adoucie de *La Nouvelle Série*, mais aussi une certaine image de lui-même. Le 16 janvier, il écrit à Meurice : "Je voudrais adoucir la nuance farouche de ce premier volume, et puisque nous avons les 22 feuilles, je retrancherais *Inferi*, que je réserverais pour un livre ultérieur." Le 8 février, il envoie à Meurice sept *Idylles* ; le 9 : deux ; le 10 : quatre, dont *Idylle du Vieillard* ; le 11 : le bon à tirer. Et la plupart de ces *Idylles* ont été rédigées en janvier et février 1877, c'est à dire bien après la déclaration d'imprimerie.

Que *l'Idylle du Vieillard* soit reproduite deux fois dans la presse n'a rien de surprenant. Elle est par ailleurs une des pièces qui ont eu le plus de succès auprès des critiques, ce qui n'est pas plus étonnant. Dès *L'Année Terrible*, le poète a élaboré son image mythique de grand-père, mythe qui n'attend pas *L'Art d'être grand-père* pour être entendu. Et le fait que Hugo fête ses 75 ans invite le lecteur à une lecture autobiographique du poème. Véritable aubaine pour l'homme-et-l'œuvre parce que la presse est fascinée par la "verte vieillesse" et le "printemps", "la nouvelle fleuraison" du "vieillard jeune et viril". Ce qui entre ainsi dans l'effet Hugo, c'est son corps : "il faut un esprit sans défaillances dans un corps sans fatigue" pour écrire un chef d'œuvre à 75 ans ; et c'est sa sexualité : la preuve en est cette dénégation du journaliste du *Bien Public* ; "Car ce qui forme la dominance de son chant, ce n'est pas l'amour futile ou tardif qui répugnerait chez un vieillard (turpe senilis amor)...c'est l'amour de l'humanité. (*La Revue du monde catholique*, elle, trouve ces *Idylles* "voluptueuses et grivoises").

La verte vieillesse de Hugo fait de lui à la fois un homme du présent et du passé. Hugo est le classique vivant, "un homme qui est déjà une statue" de l'avis du baron Schop dans *Le National* (journal républicain progressiste) mais une statue érotisée par le grand-père goguenard, ou pour emprunter cette expression à Musil, un écrivain pré-posthume, mais dont la vieillesse est "verte".

Le fait que *La Légende des siècles* soit peu lue n'empêche pas qu'elle soit considérée comme classique dès sa parution. Hugo, l'homme-siècle est constamment regardé du point de vue de la postérité, et jugé à partir de ce que penseront les "neveux" des lecteurs de 77. La critique se projette dans un avenir qui fait de la publication de *la Légende des siècles* un événement historique, et cela quelle que soit, - ou peut s'en faut, l'opinion politique des journalistes. Seul Zola à ma connaissance voue la seconde *Légende* et l'ensemble de l'œuvre de Hugo à l'oubli : "Je ne crois pas à la descendance de Victor Hugo. Il emportera le romantisme avec lui, comme une guenille de pauvre dans laquelle il s'est taillé un manteau royal."

Ici Zola fait de Hugo l'acteur d'un combat littéraire dépassé, comme d'autres font de lui l'agent d'une lutte politique révolue. Or ce qui est très surprenant, c'est qu'il est le seul à le dire. Aucun des courants littéraires de

ce dernier quart de siècle n'apparaît sous la plume des critiques pour éjecter Hugo de la scène littéraire. Comme il est d'usage en tout temps (mais c'est plus marqué lorsque le décadentisme, double inversé du progressisme, apparaît) la scène littéraire est volontiers décrite comme un espace vide, et cela même par les écrivains, comme Barbey d'Aurevilly : "Le romantisme, qui avait commencé et même poussé notre fortune, était mieux que mort, il était insulté. Il n'y avait plus d'idées à mettre, - elles y étaient toutes. Dans cette table rase de tout bombait seulement sur la platitude infinie la petite chose malpropre de M. Zola, que je crus d'abord que le succès de Victor Hugo en lèverait, comme un balai neuf ! Il n'y eut donc ici que Victor Hugo et sa puissance. Il n'y eut bien que Hugo tout seul. Il n'y eut que le poète et son œuvre : une œuvre qui n'était pas nouvelle, un poète qui n'était pas nouveau."

Il ne faut pas oublier que la plupart des critiques appartiennent à une génération pour qui la préface de *Cromwell* et la bataille d'*Hernani* (pièce qui est jouée en 77) sont d'anciennes victoires de la poésie du XIX^{ème} siècle, sur lesquelles il n'est pas besoin de revenir, sans pour autant qu'il faille les estimer dépassées. A côté des vieux critiques, toute une génération de lecteurs a été formée par Hugo. Ils sont encore capables, par ce qu'ils ont appris au lycée, d'apprécier l'originalité encore actuelle de la prosodie hugolienne, l'écart qu'elle constitue, mais les vers qu'ils ont lus, scandés, appris dès leur adolescence, sont l'œuvre de Hugo. "Quel est celui parmi nous, demande Karl Stern du *Journal Officiel*, qui n'a connu le nom de Victor Hugo avant d'avoir su l'écrire, épelé dans ses livres, trouvé son premier élan au bord d'une de ses strophes restées à jamais dans la mémoire éblouie de l'enfant ? On peut dire qu'il a créé un monde. Hugo a éduqué la génération des critiques des années 70 : " La révolution du romantisme a définitivement triomphé (il est temps), en ce sens, - explique Renouvier dans *La Critique Philosophique* -, en ce sens qu'elle nous a accoutumés à admirer le beau et le grand où ils se trouvent et à en faire notre profit, sans permettre que le voisinage de tel ou tel défaut, dans une œuvre considérée du point de vue de la raison, jette sérieusement le trouble dans nos jouissances esthétiques. Nous n'avons pas fait, en cela, notre éducation nous-même ; c'est le poète qui de vive force nous a tirés à lui, non sans beaucoup de résistance."

Pour certains écrivains comme Catulle Mendès, Hugo a l'autorité d'une immense figure paternelle de la littérature, et est contemporain de la postérité : "Ici je m'adresse, écrit Mendès dans *La République des Lettres*, aux nouveaux poètes, nos amis, à ceux qui travaillent et qui cherchent, à ceux qui, pour Victor Hugo, sont la postérité déjà, et je leur dis : " N'est-il pas vrai, en effet, que notre art tout entier est contenu dans ce vers extraordinaire." Quelque temps plus tard, avec *L'art d'être grand-père*, le phantasme, engendré par l'homme-et-l'œuvre Hugo, s'accroîtra : "Rien n'existe, littéralement, de beau, de vrai, de bien, qui ne soit le reflet ou la continuation de sa pensée. En vérité, ceci est notre acte de foi : Tout procède du Père."

Cette autorité paternelle subie dès l'enfance provoque chez certains des sentiments oedipiens : la surpuissance du vieillard au lieu d'engendrer une nombreuse progéniture littéraire, écrase la nouvelle génération qui ne peut pas écrire. La "crise des vers" a déjà éclaté. Hugo "confisque chez qui pense, discourte ou narre, presque le droit de s'énoncer." Ce que Mallarmé exprimera plus tard est déjà présent, de façon plus maladroitement main non moins sincère, dans l'article que Dupain écrit dans *La Revue des Poètes et Auteurs Dramatiques*. Comparant Hugo et Michel-Ange, il écrit ceci : " Tous deux, ancrés dans la force, dominent l'humanité de si haut, qu'ils ne laissent plus à la génération suivante que la décadence, avec cette différence que l'œuvre du sculpteur pouvait paraître inachevée, et que le poète a si bien fouillé tous les coins de la contrée immense qu'il a ouverte aux hommes, qu'il ne reste plus rien à y découvrir."

Bien sûr il y a là toute une rhétorique de l'éloge qui ne nous est plus familière et qui autorisait l'exagération. Mais pourtant combien de critiques préféreraient s'attaquer à la poésie hugolienne – ne serait-ce – que pour démantibuler son impact politique ! Et c'est d'autant plus impossible que Hugo a inscrit dans son œuvre ce Zoïle auquel les critiques le plus hugophobes ont peur de ressembler, et qu'étant persuadés de la postérité de Hugo, ils s'inquiètent de la leur. Dès lors, seul le terrain politique est attaquant. Mais c'est un terrain glissant. Parce que le message politique de *La Légende des siècles*, ce qui entre en jeu c'est la position centrale dans l'échiquier idéologique et politique qui triomphera lors des élections de l'automne '77 : homme du compromis, il opère les déplacements ad hoc pour appeler à l'apaisement social : déplacement de la question politique à la question sociale, de la lutte des classes à l'anticléricalisme, de la dictature du prolétariat ou de la répression bourgeoise à la protection de ces douces figures de la marginalité que sont l'enfant et la femme. La voix qui dit la Question sociale ou la Fonction de l'enfant, c'est la voix de la France, la voix du poète national qui donnera à la France son épopée. Il y a autour de Hugo un large consensus idéologique qui passe par un consensus esthétique au delà des divisions politiques. Ce consensus fait de ce sénateur d'extrême gauche un centre d'attraction et de rayonnement. Mais en même temps Hugo est un individu solitaire, marginalisé par son combat pour l'amnistie des communards. Et *la Légende des siècles* est lu avec le souvenir de *L'année terrible* : "L'année terrible, c'est Agésilas, *La Légende des siècles*, c'est Attila. Holà" s'écrie en paraphrasant Boileau Daniel Bernard. Hugo est au centre en même temps qu'à la marge. Du coup parce que cette position oxymorique n'est pas tenable dans l'actualité, ou on rejette Hugo dans le passé où il est un personnage historique (et non pas politique) et l'auteur d'un répertoire désormais classique ; ou il est projeté dans l'avenir de sa glorieuse et immortelle postérité. Il n'y a pas de réception de *La Nouvelle série* dans le présent.

Pour en ordonner le compte rendu, car elle fut longue et approfondie, les interventions peuvent être regroupées autour de deux axes : l'un concerne le retentissement idéologique du livre, l'autre "l'effet Hugo" tel que la réception de *La Légende des Siècles* le fait apparaître.

A. Laster se dit déçu par la conclusion - gloire nationale et statufication – et regrette que les oppositions aient été négligées, dans leurs objets comme dans leur contenu. Pourquoi les poèmes du "under parade" - si Laster ose dire sont-ils La vision d'où..., le groupe des Idylles, A l'homme, Abîme..? Pourquoi également des poèmes idéologiquement sensibles, le Travail des captifs, Les Enterrements civils, sont-ils laissés sans commentaire ni jugement ? Quelle est, d'autre part, la place faite, dans les critiques, à l'anticléricalisme virulent de ce recueil ?

C. Millet répond qu'elle a volontairement laissé de côté ce dernier aspect, bien connu, et qui n'est abordé que dans les journaux expressément catholiques. Au reste, ajoute Annie U., toute la société partage l'anticléricalisme de Hugo - à moins que ce ne soit l'inverse. C'est en cette année précisément que Gambetta lance, pour les élections, le mot d'ordre : "Le cléricalisme, voilà l'ennemi !" Quant à "Vision d'où...", le poème déplait parce qu'il est jugé, sans plus, illisible. En fait, ce qu'on y apprécie peu, c'est, sans doute, que le mur des siècles s'écroule ou soit écroulé. On l'a dit : l'anti-progressisme de *La Légende des siècles 2* choque presque tous les contemporains.

A. Laster a le sentiment que la seconde série est une "épopée inconfortable" suscitant le malaise.

C. Millet abonde et évoque le discours de J. Ferry, président une association pour les orphelins, où ce n'est pas "Petit Paul", mais "Les pauvres gens" qui est cité. "Abîme" est, lui, rejeté également parce qu'il abaisse la créature ; on est en désaccord avec Hugo lorsqu'on le comprend et, lorsqu'on le suit mal, on lui reproche une philosophie pâteuse. Dans l'approbation même – ce poème et d'autres avaient de quoi séduire les parnassiens, note R. Journet - apparaît l'idée que Hugo est trop en avance sur son siècle pour qu'on puisse le juger. En réalité, observe R. Journet, la philosophie de Hugo a été fort bien comprise sous le Second Empire par les philosophes officiels, en particulier un certain Caro, qui comprend parfaitement et rejette énergiquement.

A quoi C. Millet ajoute - en écho à A. Laster qui rappelle que, dans les manuels d'enseignement secondaire *Les Contemplations* et *La Légende* de 59 sont elles aussi rejetées dans l'illisibilité - que l'ambition de Hugo n'est effectivement pas la lisibilité. Bien des textes de *La Légende des siècles 2* sont des traquenards. Toute la critique tombe dans celui tendu par *Le Cimetière d'Eylau*. Noble épopée des hauts faits de l'armée des gens du peuple conduite par la génie...mais l'auditeur est sous la table ; Napoléon se promène la lorgnette à la main dans un épais brouillard : le capitaine Hugo faute de pouvoir regarder sa montre (il a un bras blessé et manie son sabre de l'autre) poursuit le combat longtemps après l'heure qui lui a été fixée...si bien que l'éloquent patriotisme du texte s'écroule - lui aussi - sous le grotesque macabre.

A. Ubersfeld, G. Rosa, R. Journet s'intéressent, eux, à la contradiction mise en lumière par C. Millet entre la glorification et le dénigrement.

Elle s'observe, ajoute C. Millet, jusque dans la succession des articles d'un même journal. On annonce, le premier jour, la publication prochaine d'un poème magnifique tiré du nouveau recueil splendide. On le publie peu après, toujours assorti d'éloges. Et, la semaine suivante, un article de fond procède à une exécution en règle.

C'est, pour Annie et Journet, une constante de la réception de Hugo. Cette double attitude s'observe très tôt : tout de suite on a reconnu en Hugo un génie, non sans la satisfaction, souvent, d'y trouver une compensation aux désastres nationaux, et en même temps on s'estimait forcé de constater qu'il sortait du bon sens. Tout au long de sa carrière Hugo est jugé de l'ordre de l'inadmissible en même temps que du respectable, voire du vénérable. Et l'on cogne d'autant plus fort que la solidité de l'adversaire est évidente.

Annie estime que cet "effet Hugo" est, pour ainsi dire, programmé par l'œuvre elle-même. L'accusation de folie, si fréquente, n'est que la conséquence de la conviction hugolienne que la raison ne suffit pas, que le logocentrisme est une limitation. Le progrès de Hugo n'est pas celui des "progressistes" fondé, surtout dans la dernier quart du siècle, sur la diffusion massive des nouveautés technologiques et scientifiques (médecins, électricité, construction métallique aérostats, etc...). Le progrès de Hugo est celui qui doit "passer par les abîmes". La provocation - qu'enregistrent à leur manière les accusations de folie - est constitutive d'une oeuvre où s'inscrit la conviction qu'il exista un hiatus entre la raison raisonnante et la nature des choses.

Tous deux (Journet et Annie) ajoutent des signes de cette aura populaire indéniable qui entoure très vite Hugo. M. Du Camp lui-même se réjouit de cette anecdote où Hugo, témoin d'un mariage, se voit demander par le maire son nom, qu'il donne, puis sa profession ! Quant à l'idée que Hugo participe à la construction de sa gloire, voire qu'il la conduit, elle est si peu contestable qu'elle est formulée, elle aussi, bien avant l'exil, dans les années 40 par Sainte Beuve par exemple.

G. Rosa s'efforce pourtant de faire partager son étonnement devant cet effort étrange de la critique pour construire une gloire vilipendée. Ni Racine, ni Shakespeare, ni Dante, ni Homère n'en sont l'objet. N'y a-t-il pas là quelque chose de spécifique au statut de Hugo et qui est provoqué - à la fois par les circonstances - politiques et idéologiques en particulier - et par la nature même de l'œuvre ("insensé qui croit ..." ne fait que retourner l'insulte, mais l'explique en même temps) ? Car une chose est d'équilibrer la louange ou l'admirable par des critiques ou des reproches, c'est ce que fait toute "critique" (et nous mêmes sur les copies des étudiants), une

autre d'échafauder une gloire et de la salir du même geste. Ne peut-on pas dire qu'au début de sa carrière et, peut être, jusque vers ces années 1872-80, Hugo est l'objet de la première conduite, mais de la seconde après et jusqu'à nos jours ? Sans doute *William Shakespeare* semble répondre lui-même à la question, mais au prix d'un artifice évident : en rapprochant comme s'ils étaient ou avaient été simultanés la gloire entourant les génies et les cris des Zoïles. Surtout, ce que ne dit pas *William Shakespeare*, l'étonnant est ici que les zones soient aussi les glorificateurs. De là ce dérapage signalé par Claude Millet vers le passé ou le futur : on commémore au futur antérieur et on attaque au présent. Bref, la gloire de Hugo est une autre gloire ; elle lui est peut-être particulière et, si c'était le cas, elle signifierait un rapport original du texte au lecteur que le texte lui-même élabore - au moins en partie - ou qu'il autorise.

Annie préfère prendre Hugo au pied de la lettre. C'est là un effet du génie. Les critiques de Hugo ne font rien d'autre que ce que faisait J.J. Gauthier pour les mises en scène de Brecht. Il éreintait chacune et concluait sur sa bonne volonté envers Brecht en renvoyant à une précédente critique d'un spectacle de Brecht où disait-il, il lui avait été favorable. On y allait voir...et on découvrait qu'il avait fait exactement la même chose.

Les derniers moments de la discussion ont été consacrés à noter d'une part que la critique contemporaine de Hugo est moins bête qu'il n'y paraît, compétente en matière de vers surtout ; d'autre Part que l'accueil de *La Légende des siècles 2* est totalement dépourvue de toute attaque formelle : antithèse, érudition, etc.